

Études littéraires africaines

Littérature peule écrite en *ajami* (Sénégal, Guinée)

Abou Touré



Numéro 19, 2005

Littérature peule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041401ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041401ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Touré, A. (2005). Littérature peule écrite en *ajami* (Sénégal, Guinée). *Études littéraires africaines*, (19), 31–33. <https://doi.org/10.7202/1041401ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LITTÉRATURE PEULE ÉCRITE EN AJAMI (SÉNÉGAL, GUINÉE)

L'apprentissage de l'*ajami*

S'il est vrai que l'utilisation des caractères arabes pour transcrire les langues nationales s'est plus ou moins imposée dans toutes les sociétés africaines islamisées (peul, malinké, socé, etc.), il n'en demeure pas moins qu'historiquement, c'est d'abord dans les Etats peuls de Sokoto et du Foûta-Djalón que cette pratique a pris naissance avant de s'étendre par exemple au Foûta-Tôro, à la suite de la *jihâd* omarienne, et également au Massina.

En ce qui concerne le Foûta-Djalón, on sait que les Peuls musulmans ont fondé une société civile où la vie quotidienne et la légalité étaient basées sur le Coran et la *sunna*. Savoir lire et écrire éventuellement le texte coranique, ainsi que savoir exécuter les prières quotidiennes, était devenu le principal critère de la citoyenneté. Pour les citoyens, l'étude du Coran était l'occupation majeure durant l'enfance et l'adolescence. Au Foûta-Tôro, l'apprentissage du Coran revêtait la même importance qu'au Foûta-Djalón, car "le succès de ces écoles coraniques résidait sans doute dans le fait que dès le milieu du XVII^e siècle, tous ceux qui savent lire le Coran et connaissent Dieu ne peuvent plus être réduits en esclavage". Boirêt-Willamez affirme que les "Toucouleurs fidèles sectateurs du Coran, apprennent dès le bas âge à écrire et à lire l'arabe". L'abbé Boilat note que dans tous les villages, les Toucouleurs "cuivrés" entretiennent des écoles parfaitement bien tenues. Dans chaque village, il y a au moins une école où l'on apprend le Coran.

L'enseignement élémentaire du Coran au Foûta-Tôro était en tous points identique à celui du Foûta-Djalón où le premier cycle comportait des disciplines comme la lecture des lettres sans voyelles (le *bâ*), le syllabaire (le *sigt*) ainsi que la lecture courante et la récitation (le *taro*). Cet enseignement était marqué par des cérémonies à la fin de certaines étapes, ce qui donnait à l'école coranique un caractère populaire. Les villageois se retrouvaient dans une sorte de communion pour fêter les apprenants qui franchissaient différentes étapes de la lecture coranique (lecture montante, lecture descendante). Même si la plupart des enfants ne terminaient pas la lecture montante du Coran, presque tous allaient suffisamment loin dans la première étape pour pouvoir lire plus ou moins couramment un texte voyellisé et écrire d'une manière plus ou moins sûre¹. L'enfant qui a suivi le premier cycle, même s'il ne l'a pas terminé, dispose d'un outil mental et graphique : la lecture et l'écriture de l'alphabet arabe.

¹ BA, Ibrahima Kaba, Séminaire ISESCO, Bamako, novembre 1987.

Ainsi, il lui sera possible, une fois adulte, de réinvestir cet outil pour écrire sa langue maternelle. Le principe de l'utilisation ultérieure de l'*ajami* réside dans cette exploitation de la culture arabo-islamique acquise très tôt au cours de l'apprentissage du Coran et de ses préceptes à travers des livres de base.

Production littéraire en *ajami*

Toutes les couches sociales qui ont plus ou moins acquis cette culture de base pourront recourir à l'utilisation des phonèmes arabes dans la gestion de leur quotidien (correspondance épistolaire, tenue des comptes, identification des bagages, etc.). A côté de ces usages utilitaires, on relève une production massive à caractère littéraire. Il s'agit d'un nombre important de poèmes à caractère religieux ou pédagogique. Il suffit de consulter le catalogue des manuscrits de l'IFAN (par Thierno Diallo, Mame Bara MBacké, Miriana Trifkovic, Boubacar Barry). Les Fonds Vieillard et Gaden nous donnent un aperçu de l'importance de cette littérature *ajami*. La production du Foûta-Djalou est nettement plus importante que celle du Foûta-Tôro pour des raisons qu'une recherche approfondie pourrait déterminer. Il est possible que l'intérêt de la langue peule soit perçu plus tôt au Foûta-Djalou qu'au Foûta-Tôro. Le long poème consacré à la geste d'El Hadj Omar a été composé au Mali par Mohammadou Aliou Tyiam, de même que le poème de Tafsir Lamin Maabo, qui évoque la conquête du Kaarta. Ces deux poèmes figurent dans le Fonds Gaden, et sont respectivement répertoriés comme Cahier 15 et Cahier 19. Le Fonds Vieillard, Foûta-Djalou, contient plus d'une centaine de poèmes concernant aussi bien des documents historiques que des documents littéraires et linguistiques.

En dehors de ces fonds, on estime que beaucoup d'œuvres sont détenues par des particuliers qui s'en séparent difficilement. Alpha Ibrahima Sow se désolait, une fois, de n'avoir pu disposer d'une édition que "pendant trois jours sous le contrôle du propriétaire". De nombreux manuscrits sont donc entre les mains de descendants d'écrivains, qui ressentent une certaine fierté à les conserver dans leurs bibliothèques. Des écrivains contemporains comme Ceerno Alasaan Diaw, Abduraxmaan Banaaji, Lamin Baal, ont redonné à la littérature *ajami* un regain d'intérêt. Ils ont surtout soit produit des poèmes didactiques, soit des relations de voyage. D'autres poètes se sont surtout investis dans l'hagiographie des grands chefs religieux contemporains.

Pour ce qui concerne l'orthographe, l'organisation islamique pour l'Education, les Sciences et la Culture (ISESCO) a organisé à Bamako (11-14 novembre 1987) un séminaire atelier sur l'harmonisation des systèmes de transcription du poulâr (*fulfulde*) et du zarma/songhay en caractères arabes. L'ISESCO a depuis lors mis au point des outils informatiques pour valoriser tout ce patrimoine laissé par les auteurs anciens. Le

rapport final revient sur les détails en comparant les systèmes phonétiques du poulâr et de l'arabe².

Je ne saurais terminer ce survol sur l'*ajami* sans avoir une pensée pour deux Peuls qui ont consacré leur vie à la valorisation de la culture poulâr : Amadou Hampâté Bâ et Alpha Ibrahima Sow, qui nous a quittés récemment. Qu'ils trouvent dans ce modeste rappel de la naissance de l'*ajami* dans nos sociétés comme un hommage à leur action et à leur passion.

■ Abou TOURÉ
Dakar

² On peut se procurer ce document important à l'adresse suivante : ISESCO, Charia Omar BenKhatâb, Agdal-Rabat, BP 755, MAROC.